

Un roman de la démesure

Marie Gagnier, *Une île à la dérive*, Montréal, Québec/Amérique, 1991, 343 p.

Aurélien Boivin

Numéro 84, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1992). Compte rendu de [Un roman de la démesure / Marie Gagnier, *Une île à la dérive*, Montréal, Québec/Amérique, 1991, 343 p.] *Québec français*, (84), 23–23.

PREMIÈRE ŒUVRE

UN ROMAN DE LA DÉMESURE

Première œuvre de Marie Gagnier, professeure de littérature au collège Laflèche de Trois-Rivières, *Une île à la dérive* se déroule dans le décor sauvage de l'île aux Coudres à une époque qui n'est pas précisée mais que l'on peut

situer entre les deux guerres, comme le prouvent certains indices qui en marquent le déroulement, telles les familles nombreuses, la vocation agricole de l'île, encore primitive, artisanale, la pêche aux marsouins, dont on explique la technique... Divisé en trois parties qui se répondent, le roman met en scène des personnages de la fureur, de la démesure, qui ne sont pas sans

rappeler ceux des *Fous de Bassan* d'Anne Hébert, voire des *Originaux et Détraqués* de Louis Fréchette.

Dans la première partie intitulée « En un été flou », le lecteur fait la connaissance de Caya, de son prénom Étienne, dernier-né d'une famille de sept enfants. Bien loin d'être affublé d'un don particulier, selon la croyance populaire, puisqu'il est le septième fils en ligne, Caya « est démesure, excès, simple d'esprit », tenant à la fois de la bête et de l'enfant. Corps désarticulé, difforme, sans cervelle, il est, aux yeux de son père, un être inutile, un poids, une erreur, et, aux yeux de sa mère, « sa défaite et sa honte ». Caya, comme le Perceval des *Fous de Bassan*, souffre dans son âme et dans son corps claudicant, parce qu'il sait, malgré son idiotie, qu'il est la risée des autres, même des plus petits que lui, même des femmes qui l'exploitent dans leur propre monde, à l'exception de l'Églantine, la fille du voisin, qui l'épie dans son refuge sur une énorme roche, au bord du fleuve qui l'attire, où, à l'abri des regards, il satisfait quelques désirs inassouvis et crie sa soli-

tude et son désespoir. Car, si Caya « ne sait pas son âge », si Caya « n'a pas d'âge », il a atteint l'âge de l'amour. Seule Églantine le comprend et tente de l'aimer mais, comme certains héros de Jacques Ferron, elle demeure de « l'autre côté des choses ». En voulant s'unir à lui, par pitié, elle ressent « une énorme répulsion », incapable de « s'abandonner à cette bouche mouillée, à ces mains qui la fouillent et la pressent ». Elle meurt, le corps lacéré d'un coup de couteau parce que l'idiot croyait que son sexe devait s'enfoncer dans ce ventre-là. Devant la plaie béante, Caya, foudroyé par « la peine coulant comme tout le sang d'Églantine sur la roche », meurt dans l'herbe.

Ce meurtre et ces deux morts, rapportés par un narrateur omniscient, qui clôt la première partie, sont rapportés aussi par un témoin, Étienne, revenu dans l'île, à la fin de la troisième partie, « En ce même été flou », après en avoir été chassé, bouclant ainsi la boucle de l'intrigue, tout en confirmant que l'île est vraiment partie à la dérive avec le corps des deux amants que le jeune homme est allé déposer au milieu du fleuve. Et il crie, à son tour, sa détresse, son désespoir, sur la roche de Caya. Comme s'il était devenu Caya, l'idiot.

Entre ces deux parties qui se répondent et se succèdent, chronologiquement, la deuxième partie, « l'Imparfait du passé », qui raconte l'histoire de Caya, depuis sa naissance jusqu'à sa rencontre avec Eve, sœur d'Étienne, fille du médecin de l'île-village. Cette partie, plus longue, est un retour sur le passé des deux personnages, dont l'histoire est racontée en alternance. Ils ont en commun, outre leur infirmité, leur naissance, la même nuit de tempête d'un hiver froid, leur difficile entrée dans le monde, le premier parce qu'il est privé d'intelligence, la seconde parce qu'elle est rejetée par sa mère, obligée d'accoucher seule pendant que son mari, le docteur « Ridicule et Magnifique », assiste la

mère de Caya, en couches. La haine, puis la folie, s'installent dans la maison du médecin, qui meurt bientôt, abandonnant à leur triste sort une nichée d'enfants. Refusée, Eve s'accroche à la vie et se réfugie, dès son jeune âge, dans le Ventriologue, une caverne, où elle entraîne son frère Étienne, chassé de l'île pour avoir partagé sa couche avec sa sœur, vicieuse.

Cette deuxième partie, il faut l'avouer, est chargée et un peu longue. De fait, la jeune romancière nous convie à deux histoires qui auraient pu constituer autant de romans. L'intrigue, trop dense, trop touffue, nuit à l'intensité, au tragique du roman, diminué par l'attente qu'engendre le procédé de l'alternance.

En revanche, l'imaginaire de Marie Gagnier est riche, voire étonnant pour une romancière qui en est à ses débuts. En écrivaine expérimentée pourtant, elle exploite des thèmes importants dans la société de l'époque, qu'elle reconstitue avec bonheur : l'éclatement de la famille, la sexualité, qui n'est jamais vulgaire sous sa plume, l'inceste aussi, qui la rapproche de Victor-Lévy Beaulieu, la difficulté de rencontrer l'autre, de l'accepter, surtout s'il est différent, la marginalité, sans oublier le fleuve, qui est invitation au voyage, à la vie nouvelle, à la solitude et à la mort, car il prend des vies.

L'écriture est de grande qualité, toute remplie d'émotions, de sentiments. Très saccadée, elliptique, elle épouse le rythme que lui imposent les personnages, Caya et Eve, en particulier.

Une île à la dérive est incontestablement une belle réussite qui saura combler les lecteurs exigeants. C'est une œuvre majeure, une œuvre à lire et à méditer.

Marie Gagnier, *Une île à la dérive*, Montréal, Québec/Amérique, 1991, 343 p.